

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 47 (1918)
Heft: 4

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A qui s'en prendre tout d'abord ? Aux « malfaiteurs », cela va de soi, et ensuite aux matières qui servent à fabriquer les engins et appareils de destruction. Puisque le socialisme réclame l'internationalisation du sous-sol, demandons, s'écrie en terminant M. Lebon, l'internationalisation de la Prusse rhénane, de telle sorte que les matières extraites de ce pays minier par excellence soient employées à fabriquer des outils de paix et non des canons, des avions ou des cuirassés de guerre. Hors de là, point de salut ni de sécurité pour l'humanité.

Tel est, dans ses grandes lignes, le croquis schématique de l'intéressante étude de M. Lebon. Les considérations qu'il émet, les conclusions hardies qu'il adopte ne manquent pas de saveur originale ni même de profondeur; elles projettent une vive lueur sur les menées jusqu'ici ténébreuses de la lourde diplomatie germanique. D'aucuns taxeront peut-être d'exagération les « noirs desseins » d'hégémonie industrielle et commerciale prêtés à l'Allemagne par M. Lebon. Si cette puissance ne nourrit pas de semblables visées, pourquoi répugne-t-elle à exposer au grand jour ses buts réels de guerre, à l'instar de ce qu'ont fait les nations de l'Entente ? Il est vrai que certains oiseaux rapaces redoutent la clarté du soleil ; un rai lumineux suffit parfois à dévoiler leurs scélératesses. Du reste, après la violation et le martyre de la Belgique, après les crimes de tout genre commis contre l'humanité, rien ne nous étonne plus de la part de ceux qui ont proclamé que la force prime le droit.

Antonin BONDALLAZ.

ÉCHOS DE LA PRESSE

L'exemple. — Parmi tant de faits qui déchaînèrent dans mon âme d'enfant des musiques cordiales et profondes, il en est un qui s'impose à mon souvenir avec plus d'intensité que les autres. Une foule d'événements, petits et grands, petits si je les mesure à la mesure d'aujourd'hui, mais grands pour mes yeux d'alors, revivent, appellent et sollicitent mon attention. Ils font dans mon âme un bruit murmurant et joyeux. Ils bruissent, ils bondissent, ils éclatent en miettes de chansons.

Celui-ci est grave. Sa musique est pareille à un son d'orgue. Aussi bien il se rattache au sacrement le plus adorable de notre foi.

Le voici dans sa simplicité un peu nue, tel qu'il me paraît à présent.

C'était dimanche. Dans la vaste cuisine de la ferme paternelle, les heures claires du matin dominical égrenaient leurs minutes d'accalmie. Pas de bruit ou peu de bruits. Dans le foyer ouvert la flamme pétillait. Le coquemar chantait au crémail. Parfois le hennissement d'un cheval à l'écurie ou le beuglement d'une vache à l'étable déchirait le silence. Heure précieuse, quand pendant la messe basse tout le village se recueille, comme pour participer au mystère de l'autel.

Tandis que je comptais les étincelles qui sautaient des bûches enflammées, montaient dans le noir boyau de la cheminée haute et large, où pendaient des jambons, devant la table, mon grand-père déjeunait d'une « trempée ». Lui aussi était recueilli. Les paysans se recueillent sans difficulté. L'habitude du labeur solitaire donne à leurs gestes, à leurs attitudes, à leur démarche, à toute leur personne, dans les moindres actes de la vie, une grandeur singulière. Quoi

qu'ils fassent, ils le font gravement. Quand ils mangent, on dirait qu'ils accomplissent une fonction auguste, et, vue de haut, n'est-ce pas une fonction auguste que celle qui entretient en nous la vie?

Cela était vrai pour mon grand-père, qui rapportait tout à Dieu et qui ne parlait du pain qu'en le déterminant de la sorte : « Le bon pain du bon Dieu. »

Ce jour-là, par crainte du froid, il gardait sur la tête sa casquette de laine. Entre deux cuillerées, il me jetait un bon mot, ou simplement me souriait, de ce bon sourire qui éclairait et tempérait la gravité de ses traits. Ah ! chère image, comme je te vois encore au fond de moi-même !

Tout à coup, nous entendîmes sur la route un piétinement de foule, des appels de jeunes gens, des rires claires de jeunes filles, des rumeurs chantantes où l'on percevait la cordialité fraternelle des villageois. On sortait de la messe basse. Les hommes, un instant arrêtés sur la route, regardaient passer les groupes de jeunes filles et de femmes. Puis ils s'en allaient eux-mêmes, d'un pas plus lent, avec des paroles mesurées, sans hâte.

La porte de la cuisine s'ouvrit avec un bruit sec. Ma mère rentra.

Elle souriait. J'allais me précipiter, lui crier : « Bonjour, maman ! » quand un geste de mon grand-père m'arrêta. Il s'était levé. Il s'était découvert. Sa casquette à la main, il restait debout dans l'attitude de la vénération. Tant que ma mère traversa la cuisine pour se rendre dans sa chambre, il demeura tel, recueilli comme à la procession, quand Dieu passe.

Et je compris. Ma mère avait communiqué à la messe basse. Elle portait Dieu en elle. Avec elle Dieu entra dans la maison.

Dès lors, je me suis souvent rappelé l'émotion religieuse déchaînée en moi par le simple geste, par quoi mon grand-père renouvelait peut-être, sans s'en douter, le geste du père d'Origène, baisant la poitrine de son fils, temple de l'Esprit-Saint. Je me suis souvent rappelé le grand frisson qui ébranla ma sensibilité, qui l'ébranle encore au seul souvenir. Admirable foi, et qui enfonce la foi dans un cœur d'enfant !

Que valent, en comparaison de cela, les préceptes, les enseignements, les cérémonies mêmes ? Ils peuvent éclairer notre esprit. Ils peuvent façonner notre âme. Mais pour pénétrer notre cœur, pour le pétrir et lui imposer non pas seulement une empreinte extérieure indélébile, mieux que cela, une vie intérieure qui emplisse, modifie et dirige la vie sentimentale, il faut les pensées, les sentiments, les exemples des parents et toutes les bonnes musiques familiales.

(*L'Education Familiale.*)

* * *

Sous le pont cuirassé. — A bord d'un des cuirassés de la division française des Dardanelles, le clairon a résonné, rappelant l'équipage au « branlebas de combat ». Chacun s'est rendu à son poste : les uns dans les tourelles et les casemates, pour servir les canons formidables qui vont, tout à l'heure, tonner contre les forts des Dardanelles ; d'autres dans le « blockhaus » d'où ils transmettront les ordres du commandant à toutes les parties du navire ; le plus grand nombre enfin est descendu sous le pont cuirassé.

C'est un spectacle saisissant que celui de ce faux-pont : ici, plus d'air, plus de jour ; il y règne une demi-obscurité mal combattue par l'éclairage électrique et par les fanaux de prévoyance, dont la lumière fumeuse fait peine à voir. Tout l'espace est encombré de machineries bizarres et l'on ne peut faire dix pas sans se heurter à une cloison d'acier. Tous les feux des chaudières sont allumés et la chaleur est intense ; les hublots et sabords sont clos, les portes étanches de communication soigneusement verrouillées, l'air ne circule plus et l'on éprouve bientôt quelque peine à respirer. Le ronflement des « dynamos » et des divers moteurs, le va-et-vient des monte-charges à projectiles, le tintement des sonneries et le grognement des trompettes « Klakson » composent une symphonie fantastique dont les motifs se déroulent, accompagnés à la basse par le grondement régulier des machines motrices.

Dans ce cadre extraordinaire, qui semble un enfer scientifiquement organisé, les officiers, les gradés et les hommes sont à leurs postes de combat. Vêtus légèrement, chaussés de sandales, ils sont calmes et même joyeux ; les parquets en tôle sont brûlants, certaines cloisons aussi, et cependant il faut rester presque immobile au poste assigné ; c'est une vraie foule qui est emprisonnée entre ces murailles de métal : équipes d'incendie, de voie d'eau, de réparations, armement de pièces en réserve, brancardiers, électriciens, mécaniciens, tous ces « hommes de fond » portant la vareuse grise ou le bourgeron bleu, attendent. Ils savent qu'ils ne verront rien du combat et que tout à l'heure le tonnerre sourd de l'artillerie, les secousses imprimées par le tir de nos propres pièces, les ordres qui, arrivés du blockhaus et transmis aux intéressés, les bruits divers chuchotés à l'oreille sont tout ce qu'ils en connaîtront, et que chacun ira vers son destin, avec un bandeau sur les yeux.

Le feu est ouvert et le combat commence. Soudain, on entend comme le bruit d'un double coup de marteau frappé sur la coque. Au-dessous du pont cuirassé, chacun le connaît bien ce bruit caractéristique du projectile qui frappe l'eau près du bâtiment : il indique que le cuirassé est « entré dans le bal ». Peu à peu, les coups de marteau se multiplient, indiquant que le bâtiment est encadré par les batteries ennemies. Une fine poussière de charbon s'élève et voile la lumière ; elle recouvre peu à peu les vêtements, les mains et les visages ; dans ce brouillard, les figures se perdent et on les devine plutôt qu'on ne les voit, graves et tendues.

Tout à coup une secousse, formidable celle-là, ébranle l'énorme masse d'acier ; elle marque l'atteinte d'un projectile de gros calibre, obus de 280 millimètres ou de 305 millimètres peut-être. Le cuirassé alors tressaille et vibre de bout en bout, pareil à une bête blessée. Tantôt, comme sur le *Jauréguiberry*, l'obus a dévasté les appartements de l'amiral et failli pulvériser ce dernier ; tantôt, comme sur le *Gaulois*, il a, en explosant, troué la coque et causé une voie d'eau, ou, comme sur le *Suffren*, il a dévasté une casemate de canon de 16 centimètres, tuant tout l'armement, allumant les poudres des parcs d'approvisionnement et menaçant de déchaîner l'incendie jusque dans les soutes à munitions. Ce sont des minutes tragiques ; ici, il faut éteindre l'incendie sous le feu de l'ennemi, qui continue sans relâche et noyer une soute pour empêcher un désastre ; là, il faut remédier à une voie d'eau, mettre en marche les pompes d'épuisement, essayer de boucher les brèches de la coque ; ailleurs même — comme sur un bateau anglais — prendre la décision douloureuse et suprême d'enfermer dans un compartiment envahi par l'eau et devenu leur sépulcre d'acier, quelques malheureux dont le sacrifice est nécessaire au salut du bâtiment !

Toutes ces opérations s'effectuent dans une demi-obscurité, parfois même dans la nuit, et il semble que ce soient des œuvres de ténèbres. Si les yeux se lèvent, ils se heurtent à un plafond de métal et l'on pense que, tout à l'heure peut-être, ce plafond chavirera brusquement et deviendra vertical, que tous ces hommes seront précipités les uns sur les autres, pêle-mêle avec ces machines monstrueuses, dans le sifflement de la vapeur et le rougeoiement des flammes !

Cependant chacun reste calme et ferme. On s'aperçoit seulement que les hommes ont les yeux constamment fixés sur leurs officiers, cherchant à surprendre, sur leurs figures, le reflet de leurs pensées.

Et des heures passent ainsi ! ...

Mais tout a une fin ! Le feu a cessé, on n'entend plus les coups de marteau résonner sur la coque, les visages se détendent, les yeux s'éclairent. Bientôt les clairons font entendre la sonnerie qui annonce que le combat est terminé ; les hommes remettent allégrement tout le matériel à sa place ordinaire et remontent à l'air, à la lumière du jour qui enfin n'a jamais paru plus doux.

Le héros de la légende, frappé à mort, voulait revoir le ciel une dernière fois... Personne n'a mieux compris et partagé ce désir que l'« homme des fonds » ; celui qui du combat n'a connu que l'anxiété sans avoir eu la griserie de l'action et qui,

au lieu de la victoire ailée qu'on entrevoit planant sur le champ de bataille, n'a pu contempler pendant des heures que l'Ange du Sacrifice, du sacrifice obscur et silencieux, qui, un doigt sur la bouche, le regardait fixement !

(*Echo de Paris.*)

BIBLIOGRAPHIES

L'Entente et le Problème autrichien, par le comte de Fels. Un volume in-18, 3 fr. 50. Librairie Grasset (61, rue des Saints-Pères, Paris).

Ecrit alors que la diplomatie de l'Entente gardait le silence touchant cette question capitale qu'est le *Problème autrichien*, ce livre, direct, précis, lumineux, reçoit aujourd'hui du récent discours de M. Lloyd George, la consécration la plus autorisée. « Nous estimons, avec le Président Wilson, que le démembrement de l'Autriche-Hongrie ne fait pas partie de nos buts de guerre. » Cette déclaration désormais historique de M. Lloyd George pourrait servir d'épigraphe au présent essai sur *L'Entente et le Problème autrichien*. Ainsi *L'Entente et le Problème autrichien* apparaît comme un des guides indispensables de la paix future. Et il nous révèle un diplomate.

* * *

Le fait de la Semaine. 12 janvier 1918. Albert Puis : Ce qu'un Français doit savoir de l'Italie. Avant-propos de M. Stephen Pichon, ministre des affaires étrangères.

Ce numéro contient les chapitres suivants : 1) L'histoire : L'empire romain ; Le monde chrétien ; La Renaissance ; les XVII^{me} et XVIII^{me} siècles ; Cavour et son œuvre. 2) L'Italie d'aujourd'hui : Le gouvernement et le parlement ; les partis politiques ; la presse ; l'organisation administrative ; l'agriculture ; l'industrie ; le commerce ; la marine ; les colonies. 3) Les buts de guerre de l'Italie et le bloc franco-italien.

* * *

La Revue hebdomadaire et son supplément illustré, paraissant le samedi, librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

N° du 19 janvier 1918, Sommaire :

Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, *Sanctions économiques de la guerre et de la paix*. — Gustave Schlumberger, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *Une prise de possession chrétienne de la ville de Jérusalem en l'an 1229*. — Edmond Gosse, *Une visite à Reims*. — Claude Cochin, député, *A Craonne, le 2 novembre*. — Jean Morgan, *Le rêve et la vie*. — *En Russie, notes d'un témoin*. — Henri Bachelin, *Le serviteur*.

Faits et idées au jour le jour. Memento bibliographique.

CHRONIQUE SCOLAIRE

Suisse. — Lors de la discussion du budget, en décembre, le Conseil national a renvoyé au Conseil fédéral une motion de MM. Fritschi et Bonjour, qui invitait le Conseil fédéral à étudier la question d'une augmentation de la subvention fédérale aux écoles primaires, augmentation qui devrait être décidée en vertu des pleins pouvoirs et qui servirait à améliorer la situation matérielle du corps enseignant.

Le Département de l'intérieur, géré encore par M. Calonder, a élaboré une proposition dans le sens de la motion. Le Département proposait de prélever un million environ du produit de l'impôt sur